

COURADE Georges, « *Comme le fleuve, la vérité se perd dans le désert* » : faire de la recherche dans les Afriques en décolonisation

Philippe Lavigne Delville



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/africanistes/14755>

DOI : 10.4000/14usr

ISSN : 1957-7850

Éditeur

Société des africanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2025

Pagination : 132-137

ISBN : 978-2-908948-60-8

ISSN : 0399-0346

Référence électronique

Philippe Lavigne Delville, « COURADE Georges, « *Comme le fleuve, la vérité se perd dans le désert* » : faire de la recherche dans les Afriques en décolonisation », *Journal des africanistes* [En ligne], 95-1 | 2025, mis en ligne le 01 octobre 2025, consulté le 13 octobre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/africanistes/14755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/14usr>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

COURADE GEORGES

« Comme le fleuve, la vérité se perd dans le désert » : faire de la recherche dans les Afriques en décolonisation

Paris, Les Indes Savantes, 2023, 152 p.

PAR PHILIPPE LAVIGNE DELVILLE

Géographe chercheur à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), plus particulièrement spécialiste du Cameroun où il a mené une bonne partie de ses recherches, Georges Courade nous propose dans cet ouvrage dense, distancié, non dénué d'humour, une passionnante réflexion sur l'Afrique, la recherche et le développement, avec le recul que lui permet sa longue expérience (son premier séjour au Cameroun date de 1969) et déjà presque vingt ans « d'autonomie académique retrouvée » grâce au statut de retraité.

Si Georges Courade parle bien de lui-même dans ce livre, comme en atteste la biographie précise figurant pages 10 et 11, il le fait sous la forme d'un récit de la vie d'un certain Basile Costal, chercheur géographe ayant mené sa carrière au Comptoir des inventaires (CDI), rebaptisé Bureau de la science et du développement (BSD) en 1998. L'auteur explique dans son avertissement comment

décoder les sigles (CDI = Orstom ; BSD = IRD), mais non le choix de ce parti pris. On peut supposer qu'outre une modestie qui lui interdirait de se mettre en avant par l'emploi du « je » autobiographique, ce choix répond à une volonté de prise de recul couplant auto-analyse (au sens de Bourdieu) et pensée réflexive. Les autres personnages cités le sont par leur vrai nom.

Fils de petits agriculteurs du Béarn victimes de la modernisation des années 1950, Basile est un produit de l'école républicaine, qui a dépassé son destin d'instituteur grâce à la rencontre avec Bernard Charbonneau, qui lui ouvrit les horizons d'une compréhension du monde par la géographie. Il entra au CDI en 1967 et a été envoyé au Cameroun deux ans plus tard. La géographie pratiquée à cette époque était fortement ancrée dans le terrain, avec une ambition d'inventaires et de descriptions fines, croisant approches qualitatives et quantitatives, promouvant

un « productivisme nuancé tenant compte des “logiques” locales paysannes » (p. 72). Ses débuts au Cameroun étaient contemporains de la fin de la guerre menée par la France puis le régime d’Ahidjo contre l’Union du peuple camerounais (UPC), et ses interlocuteurs avaient la mémoire des nombreuses exactions qu’elle avait induite. Basile a développé par la pratique un goût pour l’enquête et les savoir-faire correspondants. Mais « le chercheur n’était pas non plus à l’abri des présupposés, issus des écrits des confrères coloniaux ou postcoloniaux qu’il lisait ». Dans les années 1990, après avoir mené « une recherche de substitution en solo » (sans guère de collaborations avec les chercheurs nationaux), Basile s’engagea dans des recherches en partenariat avec des instituts de recherche sinistrés par l’ajustement structurel. C’est dans ce contexte, marqué par des soulèvements politiques, que Basile a lancé l’Observatoire de l’ajustement, qu’il a ensuite animé pendant dix ans. Il s’agissait d’observer les conséquences de l’austérité sur les planteurs de café et les urbains. Le dispositif était lourd, par le nombre de participants, les institutions concernées et les disciplines représentées. Jusqu’à trente personnes furent conjointement mobilisées, l’animation du dispositif nécessitant un gros travail de coordination, négociation, organisation, afin de construire les consensus nécessaires à la recherche,

mobiliser les uns et les autres, gérer les appétits et les luttes de pouvoir, régler de multiples problèmes relevant du quotidien de l’animation d’équipe. Bien que cela ait été un travail de chaque instant, « il avait aimé cette période de sa vie au contact de tous ces chercheurs, à partager son savoir, à écouter leurs doléances et à entendre leur anxiété face aux exigences intellectuelles de la démarche scientifique » (p. 118). « Pour Basile, la réussite de ce “partenariat” se mesurait à l’enthousiasme assez général des chercheurs africains, encadrés étroitement, et à qui on faisait confiance. Si le projet ne garantissait pas à tous l’excellence des productions, on y montrait ce que pouvait être une recherche de qualité » (p. 120). Mais l’Observatoire a été fortement critiqué, tant au Cameroun par les chercheurs établis jaloux des moyens disponibles qu’au BSD, où la démarche et les productions étaient jugées trop peu académiques. Rentré en France, Basile investit le champ de la formation, développa des dialogues avec des ONG, réalisa quelques expertises avant de prendre sa retraite en 2004 « pour retrouver une liberté qu’il n’avait plus » et « écrire les livres qu’il portait en lui sur l’Afrique » (p. 80).

Cette longue carrière a ainsi connu et suivi les multiples redéfinitions des stratégies de développement. « Même affublé de qualificatifs variés (économique et social, autocentré, participatif, humain, durable, etc.), le développement

constituait une déclinaison contestée du progrès technique, en raison de ses échecs et d'effets indésirables sur les équilibres écologiques sociétaux et humains » (p. 101). De son côté, « Basile chercha à contribuer au "développement" des plus démunis, grâce aux savoirs utiles qu'il produisait », à la lumière de son expérience personnelle de la petite paysannerie (p. 100). Il « pensa durant toute cette période [1969-2004] que le "sous-développement" des pays de la "ceinture intertropicale" relevait de l'exploitation coloniale et des errements politiques des gouvernements indépendants » (p. 100). Dans les années 1990, l'ajustement structurel a induit « une délégitimation de l'État qui a entraîné l'abandon de la notion de service public et la généralisation de la corruption » (p. 106). Tout poussait les chercheurs nationaux « à devenir des "mercenaires scientifiques", consultants ou chargés d'études, à la solde de la demande étrangère » (p. 114).

La complexité des problèmes rencontrés appelait une recherche interdisciplinaire, qui ne soit pas commandée par des sciences « dures » visant à modifier les comportements humains, et qui s'est avérée difficile à mettre en œuvre. Faire émerger et soutenir une science nationale de qualité constitue une mission centrale du Bureau de la science et du développement, originale dans la recherche française. Si celle-ci est légitime vu de l'extérieur, elle l'était moins en interne,

d'autant que le changement de statut du CDI avait mis « en priorité absolue le souci de "l'excellence" mesurée à l'aune des critères disciplinaires » (p. 105). L'enjeu pour Basile était « d'organiser la "décolonisation scientifique" au sens fort d'un terme rarement employé » (p. 112). Cet objectif de renforcement de la recherche au Sud n'a été explicite qu'à partir des années 1980, au moment même où les expatriations longues régressaient au BSD. Il n'allait pas non plus sans contradictions : « cela signifiait mettre fin à une logique de substitution, au parachutage de programmes d'Europe, à la prestation de services, au clientélisme ou à des conventions formelles avec des organisations paravents [...] En faisant oublier les inégalités considérables de revenu, de carrière ou d'accès à la publication de chacun » (p. 112-113). La même question se posait pour le partenariat : « mis à toutes les sauces dans son institution, le "partenariat" était en fait un "fourre-tout" comode » : son « caractère obligatoire [...] a induit de nombreuses stratégies "d'habillage", d'une réalité très instrumentalisée de part et d'autre », mais « sans la moindre incitation, beaucoup de chercheurs du CDI/BSD ont investi dans la création d'une classe de chercheurs » dans les pays où ils travaillaient (p. 120-121). Le mode de gouvernance de l'institution a cependant évolué, entre périodes fastes et moments de reprise en main, en fonction des

alternances politiques en France et de l'évolution générale des idées. Au tiers-mondisme « succéderont au Sud les approches postcoloniales et au Nord un catastrophisme écologique, recyclant le malthusianisme d'antan et un "tropicalisme" indémodable à côté d'une pensée décoloniale pointée du doigt comme islamo-gauchiste » (p. 129).

À l'issue de ce long parcours, qui a vu passer tant de modes et de paradigmes de développement, les doutes et les incertitudes dominent chez Basile. Sur l'évolution du monde, au Nord comme au Sud. Sur la capacité et la volonté des décideurs de prendre en compte les résultats de la recherche. Sur la capacité de la recherche du Nord à décoloniser ses approches et ses pratiques. « Le temps des illusions était passé au Nord comme au Sud [...]. Pessimiste actif, Basile avait du mal à retrouver ses repères habituels dans ce monde à venir. Tant il éprouvait de doutes face à cet océan d'incertitudes » (p. 133). « Il savait que face aux changements en cours, les Africains prendraient enfin leur destin en main et s'affirmeraient. Tôt

ou tard [...]. Au soir de sa vie, toujours passager clandestin, il observait qu'une page du monde de l'après-guerre se tournait sans que la décolonisation mémorielle ait eu lieu » (p. 138).

Retraçant son histoire personnelle et ses cinquante-cinq ans de carrière à travers le personnage de Basile Costal, ce sont ainsi des pans d'histoire de l'Afrique post Indépendances – principalement celle du Cameroun –, du « développement » et de la recherche « pour le développement » que Georges Courade nous donne à voir, avec leurs conditions concrètes et leurs contradictions, leurs permanences et leurs recompositions. Mêlant tranches de vie, relation d'expériences et analyses rapportées dans un style précis, distancié, sans langue de bois, ce passionnant récit réflexif intéressera ceux qui ont vécu tout ou partie de cette histoire, à un titre ou à un autre, aussi bien que les jeunes chercheurs du Nord et du Sud qui y trouveront à mieux comprendre les enjeux, les dilemmes et les conditions concrètes d'une recherche au Sud qui se veut utile.